

RECENSIONS

Annuaire de l'Afrique du Nord 1996, Paris, CNRS, 1998, 1122 p.

Avec ce 35^e volume, l'*AAN* est devenu plus qu'une institution, c'est un point de référence obligé pour les spécialistes du Maghreb. La présente livraison porte justement ce sous-titre : *L'encyclopédie annuelle du Maghreb contemporain*. Les études thématiques qui ouvrent toujours, de manière curieuse, cette publication sont consacrées cette fois à la rencontre du Maghreb avec le troisième millénaire, à la suite de l'accord passé en novembre 1995 à Barcelone entre 27 pays pour établir un partenariat euro-méditerranéen (p.1-292). Au vu du produit national par habitant, on aurait l'impression qu'il s'agit de la rencontre entre David, au sud de la Méditerranée, et Goliath, au nord, sans même parler des données socio-culturelles. Le Maghreb dépendant peut-il passer au statut de partenaire ? Une vingtaine de contributions essaient de répondre à cette question. Elles sont regroupées en trois sections. D'abord contraintes nationales et enjeux régionaux : consensus négatifs des économies du Maghreb; transition algérienne vers l'économie de marché; industrie marocaine face au défi du libre-échange; État, science, recherche et développement technologique; eau, environnement et développement; impact des politiques économiques sur la désertification; enjeux et défis de l'environnement. La deuxième section est consacrée aux sociétés locales et aux acteurs économiques : villes protagonistes ou victimes; entrepreneurs; femmes et institutions (au Maroc seulement, bien que le titre ne l'indique pas); petite et moyenne entreprise tunisienne (P.-N. Denieuil et A.B'chir). La troisième concerne les perspectives pour un libre-échange méditerranéen : exportations manufacturières, agricoles, délocalisations industrielles, transport, option export-led et structures rentières.

Quatre notes de synthèse traitent successivement de la politique arabe de la France (de la centralité à l'effacement du Maghreb), des entrepreneurs arabes au miroir des sciences sociales, de la réforme de l'administration en Algérie et enfin du mouvement tunisien de la *tendance islamique*, de la loi islamique et des droits de l'homme (Sami A. Aldeeb Abu-Sahlieh, p. 379-404) : l'article fournit d'abondantes traductions des textes internes à ce courant politique et s'inspire largement de la thèse de doctorat en sciences politiques de Salwâ Ibn Yûsuf al-Charfî : *al-Sulta wa l-dimûqrâtiyya wa huqûq al-insân fi khitâb harakat al-ittijâh al-islâmî (hizb al-nahda)*.

L'année maghrébine comporte les chroniques qui justifient l'*AAN* et qui lui donnent sa vraie valeur. Les pays sont classés dans l'ordre alphabétique : Algérie qui reçoit 100 pages (chronique intérieure et documents, filmographie : Machaho, chronique juridique, note sur la constitution, investissements étrangers), Libye avec 20 pages, Maroc sur 80 pages (chronique intérieure et documents, réforme constitutionnelle et illusions consensuelles, réflexions sur l'équilibre institutionnel dans la nouvelle constitution, alphabétisation en milieu rural), Mauritanie sur 70 pages (chronique intérieure et documents, chronique juridique, jour d'élections à Nouakchott) et Tunisie avec 40 pages (chronique intérieure et documents par Frank Moroy p.671-690, chronique juridique par Edouard Van Buu p.691-703, le fonds de solidarité nationale de Khalil Zamiti p.705-712). La chronique internationale suit, avec une section propre aux problèmes des Maghrébins en Europe : éducation sanitaire et résistances culturelles pour le cas des diabétiques, présence marocaine aux Pays-

RECENSIONS

Bas, confessions d'un député néerlandais d'origine maghrébine, implication villageoise des immigrés marocains.

Les bibliographies couvrent 260 pages et constituent cet instrument de travail privilégié que le lecteur attend (p. 857-1118). Elles sont réparties dans un ordre alphabétique : anthropologie sociale (l'analyse de livres sur les berbères est prépondérante), droit et institutions, économie et démographie, histoire, littérature (pour la Tunisie, l'AAN confond, comme tant d'autres, CERES et Cérés, deux institutions différentes, l'une publique et l'autre privée), politique, sociologie et société, avec deux rubriques supplémentaires sur les Berbères et les Maghrébins en Europe.

XXX

CHABBI Jacqueline : *Le Seigneur des tribus. L'islam de Mahomet*, Paris, Noësis, 1997, 726 p.

Dans ce gros ouvrage, l'auteur nous livre l'essentiel d'une réflexion menée depuis plusieurs années, et entreprise sous la direction de Claude Cahen. Elle en avait donné un aperçu aux Journées d'Études Arabes de l'Association Française des Arabisants (janvier-février 1991) sous le titre : « Le Coran. Lecture historique » (*L'Arabisant*, n°30-31, 1992, p. 153-170). Plus récemment, elle publiait : « Histoire et tradition sacrée. La biographie impossible de Mahomet » (*Arabica*, t.43, 1996, p. 189-205), cette biographie étant pour elle « un cas particulier d'une histoire fortement travaillée de croyance et quasiment sacralisée ». C'est dans ce même esprit qu'elle fournira une contribution à l'*Encyclopédie des Religions* (Paris, Bayard, 1997, p. 745-760) sous le titre « Le Coran, les hadith et la Tradition musulmane ».

« L'objet de cet ouvrage, précise-t-elle dans sa Conclusion (p. 392), a été de proposer une vision sociologique et historiquement plus vraisemblable des choses. Cela n'a pas été sans provoquer un décalage certain avec la vision religieuse ». Car « un parcours d'historien se nourrit de paradoxe. Il ne peut approcher une réalité qu'en la mettant en doute » (p. 389). Il lui a fallu, pour cela, s'efforcer de « reconnaître, surmonter et dépasser l'obstacle constitué par les textes médiévaux d'époque califale » (p. 390) avec l'espoir de « parvenir au niveau de la strate première, celle du prophète fondateur dans ce contexte historique de l'islam des origines, dans la société où vécut Mahomet » (p. 22) ... un « contexte qu'il faudra tenter de reconstruire précisément et avec tous les moyens possibles ... avant tout des textes dans leurs rapports à un milieu réel, historique, géographique et anthropologique » (p. 62).

Cet effort passera en premier lieu par la langue. Tout au long de son livre, l'A. cherche à retrouver le sens primitif, concret, des mots employés, remis dans leur contexte historique, sociologique mais aussi religieux, avant tout usage coranique et toute imprégnation musulmane. Il faudra nécessairement pour cela faire un détour par la mentalité et les usages des tribus d'Arabie dans le temps précédant l'islam, usages dont certains se retrouvent assumés par l'islam et auxquels la Tradition donne un sens nouveau en les mettant dans un autre contexte religieux que leur contexte d'origine. Il n'est que de penser, par exemple, à la Pierre Noire (p. 39-40), à certains rites du Hajj (p. 362 & notes 617-618) ou au site hiérosolymitain sur le-

RECENSIONS

quel s'est élevé le Dôme du Rocher (p. 159-162). De tels cas d'assomption et de re-lecture de rites anciens se retrouvent dans toutes les religions.

Pour faire prendre conscience de sa démarche, l'A. prend quelques exemples dont l'étude recouvre tout de même 400 pages de texte, éclairées par 673 notes regroupées en 163 pages et complétées par un glossaire de 22 pages.

Les premiers chapitres constituent une tentative de mettre en contexte historique l'islam des origines, dans la société où vécut Mahomet. C'est dire que ce travail n'affirme pas une réalité à laquelle on devrait croire. Les chapitres suivants s'attaquent à ce qui fait obstacle à la vision de la couche première, c'est-à-dire la perception du passé par les sociétés musulmanes sous forme de légendes sacralisées. Puis est abordée la figure coranique du prophète décrié par les siens et ce à partir du texte coranique lui-même traité comme un document d'histoire, sans que l'A. prétende rendre compte de l'ensemble du Coran mekkois, ouvrage, précise-t-elle, qui reste encore à écrire. La dernière partie de l'ouvrage aborde par plusieurs de ses aspects la vie médinoise de Mahomet dont les détails et les exploits relèvent d'une historiographie de type religieux où il est nécessaire de faire la part de l'historique et du légendaire. Le dossier du pèlerinage constitue le dernier grand chapitre thématique du livre. Trois passages coraniques, traduits et commentés, précèdent ensuite la conclusion. Cela permet à l'A. de poser le problème des difficultés et des contraintes de la traduction quand elle se veut en concordance avec une explication historique (et en même temps explique pourquoi peu de traducteurs trouvent grâce à ses yeux !) Nous avons ainsi un aperçu de la parole coranique dans sa diversité (Avertissement, p. 17-27, *passim*).

En annexe, le lecteur trouvera un tableau des sourates dans la vulgate coranique (p.415-465), les notes et commentaires (p.467-631), un glossaire (p.633-655), une abondante bibliographie commentée (p.657-680) et un index (p.687-726).

Ce livre en étonnera probablement plus d'un et même en scandalisera d'autres, surtout parmi ceux qui n'ont pas encore été atteints par les problèmes de la recherche en science historique dans le domaine des grandes religions. Car de telles recherches peuvent parfois donner l'impression de relativiser les absolus de la foi, même si elles savent aussi reconnaître les droits de la subjectivité croyante (André Cacquot, préface, p. 13). Ce livre est pourtant, d'après le même auteur, un livre exemplaire d'une saine méthode d'histoire des religions, ni dogmatique, ni irrévrencieux (*ibidem*, p.15).

En outre, le lecteur qui chercherait dans ce livre des réponses ou des certitudes, que ce soit pour les adopter ou pour les contredire, risque fort d'être déçu. L'A. en effet pose plus de questions qu'elle ne donne de réponses. Une lecture, même rapide, ne peut pas ne pas remarquer les nombreuses expressions telles que : peut-être, semble-t-il, on peut penser, on peut se demander si ... et l'emploi très fréquent du conditionnel dubitatif. Si l'approche historique des religions est un phénomène relativement récent, cela est spécialement vrai de l'islam et surtout du Coran. L'A. le fait remarquer à plusieurs reprises. Les questions se posent donc nombreuses; mais les marches d'approche sont loin d'être toutes faites et leur légitimité n'est pas encore acceptée par certains. L'A., loin de donner des solutions, suscite des interrogations, ouvre des portes, appelle à des recherches ultérieures et approfondies, plutôt que de se laisser aller à des affirmations péremptoires. Cela peut évidemment laisser

RECENSIONS

le terrain libre à tous les contradicteurs qui, au nom des certitudes de leur foi ou simplement de la tradition exégétique dominante, s'en prendront à telle ou telle affirmation qui n'est, en fait, qu'une hypothèse de recherche à confirmer ou infirmer à la suite d'un travail historique sérieux, mais qui est, de toute façon, hors de portée d'une contradiction dogmatique. Les nombreuses digressions qui semblent faire dévier le cours du discours un peu dans tous les sens ne font que souligner « l'ampleur des problèmes qui demeurent à résoudre et surtout à traiter selon des méthodes qui sortent enfin de l'orbite exégétique de la foi » (p.434).

Livre à lire et à relire et même à prolonger grâce en particulier à l'abondance et la richesse de ses notes qui forment un ensemble méritant d'être lu et étudié pour lui-même.

Charles MAYAUD

GABOUS Abdelkrim : *Silence, elles tournent ! Les femmes et le cinéma en Tunisie*, Tunis, Cérès-CREDIF, 1998, 210 p. ill.

Livre-hommage, livre-document, livre-répertoire, l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur les femmes et le cinéma en Tunisie est ici récapitulé et analysé. Ainsi se présente ce magnifique ouvrage en quatrième page de couverture. L'essentiel... est dit, probablement (peut-on jamais tout dire ?), mais, tel qu'il est, ce livre dit bien plus encore.

L'essentiel de l'histoire du cinéma en Tunisie, vue du côté femme, est dit en huit chapitres inégaux, sans oublier l'avant-propos de Haydée Samama Chikly, décédée à 92 ans quelques mois avant la parution de ce livre. Témoignage très émouvant de celle qui fut comme la première actrice du cinéma tunisien et du cinéma arabe (p.14). Mais avant de parler du cinéma tunisien, mention est faite de la femme tunisienne dans le cinéma colonial (1^och.), rappel de clichés (aux deux sens du terme) sur lesquels il est inutile de s'attarder. Si un homme, Tahar Cheriaa, peut être considéré comme le fondateur du cinéma de la Tunisie indépendante (p.24), deux noms de femmes sont présents à ses débuts : Sophie El Goulli, à l'origine des ciné-clubs, et Sophie Ferchiou, réalisatrice en 1970 du premier film de femme tunisien *Chècheia*, sans oublier la présence timide de quelques techniciennes dans des postes marginaux. D'autres suivront, telle Selma Baccar avec *Fatma 75*, le premier long métrage tourné par une femme à Tunisie (p.26), dont nous retrouverons dix d'entre elles plus avant, formées, pour la plupart, en Europe, et ayant exercé l'un ou l'autre et même plusieurs des métiers inhérents à la réalisation d'un film. Ce sont les techniciennes (3^och.) : monteuse, maquilleuse, habilleuse, costumière, scripte, photographe et bien entendu comédiennes (4^och.). Le cinéma tunisien a eu quelque peine à trouver des comédiennes nationales, en raison de la profession mal considérée, et par conséquent du manque de professionnalisme des candidates éventuelles. Il sera fait appel à des actrices de théâtre telle Zohra Faïza, Anissa Lotfi, Jamila Orabi, d'abord, et bien d'autres dont noms et portraits défilent dans ce chapitre à elles consacré, auxquelles s'ajouteront des actrices de télévision. Mais l'artisan principal d'un film reste le réalisateur, et dans notre cas la réalisatrice. C'est pourquoi le cœur de ce livre (100 pages) leur est consacré. Dix noms défilent ainsi, panoramas composés de

RECENSIONS

portraits rédigés par l'auteur et documentation fournie et vérifiée par les réalisatrices elles-mêmes (p.63), le tout couvrant, pour chacune, de deux à vingt-deux pages, et pour la plupart plus de dix (5^och.). Dire la richesse de ce tour d'horizon est impossible, mais portraits et interviews rendent chacune des personnalités ainsi rencontrées très attachantes et donnent envie de voir ou de revoir chacun des films dont sont décrites la genèse et l'histoire. Deux regards masculins (6^och.), Nouri Bouzid et Férid Boughedir, qui pour avoir souvent et longuement travaillé avec toutes celles qui œuvrent pour le cinéma tunisien, sont tout désignés pour dire sans maquillage l'amour et le respect que nous leur portons (p.165). Le livre se termine par un dictionnaire des cinéastes tunisiennes réalisatrices (p.184-195) et un répertoire des techniciennes de cinéma (p.198-210) qui ne prétend pas être exhaustif malgré les 46 noms qu'il énumère avec les compétences et la filmographie de chacune.

L'essentiel est dit, mais, tel qu'il est ce livre dit bien plus encore. Tout d'abord, comme le précise si justement Moufida Tlatli à propos de son film *Les silences du palais* : « Je suis contre les discours au cinéma. C'est un art qui s'exprime par les images. Si je ne parvenais pas à exprimer par le regard, l'émotion, le non-dit, ce que je veux transmettre, je ne serais pas cinéaste. J'évite au maximum le recours à la parole. C'est un parti pris; c'est aussi un risque : il est plus difficile de transmettre un message par des images que par un discours » (p.157). Tout livre est, de soi, parole et discours, mais il peut être aussi image. Peut-on parler du cinéma sans image ? Toutes celles choisies pour (je ne dis pas illustrer, ce serait péjoratif) accompagner le discours, parlent d'elles-mêmes et forment un autre discours, qu'elles nous mettent en rapport avec les réalisatrices ou comédiennes, ou avec les films qu'elles ont fait naître ou fait vivre. Sans mots, le message est transmis de façon magistrale.

Mais il est un autre discours qui serpente entre les lignes tout au long de ce livre. Il décrit un pan de l'histoire de la Tunisie. Le fond du tableau est celui de l'accession du pays à l'indépendance. Et à ce propos il est symptomatique que le protectorat français soit mentionné dès les premières lignes (p.11) et que le deuxième chapitre commence par : « Quand la jeune équipe de l'État indépendant a pris en main les structures du pays »...etc. Le cadre est posé. Dans ce cadre nous allons voir naître, grandir et s'affirmer une autre indépendance, à l'intérieur du monde du cinéma, d'abord, faisant passer la femme de l'image stéréotypée de la Tunisienne dans le cinéma de la période coloniale (p.17) à la réalité de son authentique personnalité, et sur le plan professionnel des basses besognes et tâches ingrates (p.29) aux responsabilités de réalisatrice et de comédienne à part entière.

Cette indépendance n'est pourtant qu'une facette d'une autre, beaucoup plus large, au sein de la société tunisienne elle-même, indépendance qui a pris source dans la scolarisation massive des filles au cours des trois premières décennies de l'indépendance (p.38). La lecture des biographies personnelles et professionnelles, en particulier des dix réalisatrices, véritables parcours du combattant (cf N.Bouzid, p.168) fournit de nombreux exemples de cette conquête, lente mais persévérante, par la femme tunisienne de sa place au sein de la société. Et cela dépasse de beaucoup le monde du cinéma. C'est pourquoi, à travers son livre, Abdelkrim Gabous et ses nombreux collaboratrices et collaborateurs nous disent bien plus que ce que le titre ne nous laisse supposer.

RECENSIONS

S'il est permis de signaler quelque imperfection : « moker » (p.13) s'orthographie généralement « moukère » (Dictionnaire Robert) et dans « Un bambino di nome Gesù » (p.200) l'on écrit, en italien, « Gesù ».

Ch. M.

Islam et changement social (dir. Mondher KILANI), Lausanne, Payot, 1998, 352 p.

Ce livre est constitué de contributions, provenant pour la plupart des sciences sociales, à un colloque organisé par l'Université de Lausanne et la Société Suisse-Moyen-Orient et civilisation islamique, les 10 et 11 octobre 1996. Il avait pour objet d'étudier les formes de changement social en cours dans les différentes sociétés relevant de la tradition musulmane. Dans une très ample présentation (p.5-26), à laquelle je suis particulièrement redevable, l'éditeur formule plus précisément deux questions : La religion serait-elle le facteur prédominant de la dynamique sociale caractérisant les sociétés musulmanes ? L'islam serait-il un frein au processus de laïcisation ou de sécularisation qui constitue l'un des paramètres de la modernisation en Occident ?

À cela, il fait remarquer, en citant Clifford Geertz, que « l'islam s'est toujours soumis aux différents contextes dans lesquels il s'inscrivait », et que l'idée de changement n'est pas absente des sociétés musulmanes, mais qu'il n'y est pas nécessairement conçu sous la forme d'une sortie obligatoire du religieux. Derrière l'unicité apparente d'un modèle de référence se trouverait une pluralité d'univers sociaux et culturels, une discontinuité des comportements et des attitudes de la vie quotidienne (p.8). Il fait toutefois remarquer que la situation actuelle de l'islam présente une double faiblesse, en tant que modèle d'action historique et dans le cadre de la production et de l'usage de la modernité (p.10). Mais il ne doit pas pour autant être mis en comparaison avec l'Occident qui serait un unique modèle de référence pour toutes les sociétés par sa prétention à édicter lui-même les règles de l'universel et à décider du champ de leur application (p.9).

Les contributions sont regroupées en quatre parties, suite à un préambule de Mohamed Arkoun : L'islam actuel devant sa tradition et la mondialisation (p.29-62).

La I^{re} partie : *Les expressions de la sécularisation en islam : pluralité des formes, diversité des expériences* (p.65-121) étudie la question de la pratique de la sécularisation dans trois pays musulmans aux traditions historiques et politiques différentes : Iran (Fariba Adelkhah : Les transformations de la culture religieuse de masse en République islamique d'Iran), Tunisie (Mohamed Kerrou : Politique de l'islam en Tunisie) et Turquie (Semih Vaner : Islam, laïcité et démocratie en Turquie). La II^e partie : *L'islam en Europe : adaptation et innovation dans un contexte pluraliste* (p.125-166) se penche sur la problématique de l'islam transplanté, c'est-à-dire pris entre l'ethnicité et l'intégration, l'adaptation et l'innovation, qu'il soit considéré comme une minorité en construction (Jocelyne Cesari) ou vu à travers le monde des jeunes (Farhad Khosrokhavar) ou bien, en Bosnie, comme une communauté prise entre ethnos et démocratie (Tarik Haveric). La III^e partie : *État, Société et Économie dans le contexte de la mondialisation* (p.169-229) étudie les impacts de ce phéno-

mène, qu'ils soient politiques ou religieux (Moncef Djaziri) ou encore économiques (Hakim Ben Hammouda) avec des exemples pris au Yémen (Elham Mania) ou en Afghanistan (M. & P. Centlivres). La IV^e partie, composée d'un seul chapitre, sert de conclusion en considérant la modernité et le changement social à travers la langue dans ses rapports avec la nation et l'idéologie (Ahmed Benani, p.315-334).

La diversité des contributions, des angles d'approche et des terrains d'étude choisis, donne une idée de la variété des phénomènes induits par la mondialisation selon les pays qui lui sont confrontés, et ce malgré l'unité à laquelle ils participent tous au sein de l'islam. Mais, comme le suggère Mondher Kilani dans les dernières lignes de sa Présentation, ces phénomènes s'insèrent dans un contexte beaucoup plus large que celui du changement social : celui imposé à toute tradition de pensée mise devant la nécessité de réfléchir sur elle-même et sur ses rapports avec les autres traditions, et ce dans tous les domaines, qu'ils soient économiques, sociologiques ou politiques, et même religieux. Le livre de Jacqueline Chabbi *Le Seigneur des tribus* recensé dans ce même numéro (p.87-88) est un exemple, dans le domaine des traditions religieuses, de cette invitation à la réflexion. Peut-être éviterons-nous ainsi *Le choc des civilisations*, comme l'annonce Samuel Huntington dans un livre récent (1997), qui voit le XXI^e siècle dominé par le choc et la guerre entre les grands ensembles de cultures identifiées aux grands ensembles religieux (p.24, note 10).

Ch. M.

KORAÏCHI : *Portrait de l'artiste à deux voix* (Entretien avec Nourredine Saadi), Arles, Actes-Sud et Tunis, Cérès, 1998, 239 p. dont 73 p. d'illustrations, non paginées.

Ce livre, par où faut-il le commencer ? Par la fin ?... « à l'envers », comme disent ceux d'outre-Méditerranée en parlant des livres arabes ? Par les textes poétiques qui suggèrent la personnalité de Rachid Koraïchi plus qu'ils ne la décrivent ? Par les illustrations, en noir et blanc ou en couleurs, en pleine page ou faites de taches rectangulaires cerclées de blanc, qui en disent plus long sur l'artiste que tout un texte qu'il faudra pourtant prendre, en commençant, cette fois-ci, par le début et qui, en une évocation à deux voix, délimitera, si faire ce peut, le portrait de celui dont les œuvres, déjà contemplées, nous auront fait rêver ?

Alors, au détour d'une répartition, jaillira l'expression ciselée, que l'on aurait aimé trouver soi-même, mais qui exprimera à merveille l'impression ressentie quelques pages auparavant devant l'un de ces signes imprononçables (Louis Pradel, p.138) qui parlent à nos yeux, ces idéogrammes, ces griffures d'écriture, qui ne sont pas dans les yeux offerts à lire, à déchiffrer ou à interpréter, mais à voir (Nourredine Saadi, p.80). Combien ne savent plus voir, que la lecture a tellement imprégné qu'avant même d'avoir vu, ils ont lu et se demandent : Qu'est-ce que cela signifie ? Réminiscences d'enfant (R.K., p.14) pour qui le tracé de l'écriture a précédé la récitation du texte qui elle-même anticipait l'appréhension du sens. Primauté de la graphie et personification de l'écriture (N.S., p.15). Signe qui devient à son tour écriture... chargé de sens (Etel Adnan, p.82).

Mais pourquoi faut-il toujours revenir au sens, parler d'idéogramme, d'écriture, tous termes qui conduisent à l'idée, au mot, à la représentation, à la signification? Rachid Koraïchi lui-même se refuse à être défini comme un calligraphe (p.15). Il ne rejette pas la beauté du signe calligraphié, mais ce graphisme qui suggère une idée, un mot, au lieu de susciter une impression, un sentiment.

Autre paradoxe, chez lui, que ce recours à la troisième dimension. Y a-t-il expression artistique qui ait, de soi, moins de relief que l'écriture? Même si, parfois, on lui en donne dans inscriptions gravées ou frises. Et pourtant toute une partie de son œuvre recherche cette troisième dimension, soit en donnant une épaisseur à ces signes imprononçables qui, de soi, n'en ont pas (cf p.92 et *Rencontres africaines*, Paris, IMA, 1994), soit en les détachant de ce qui serait normalement leur support (cf *La Méditerranée*, mural réalisé par les élèves de l'école Robert-Desnos et *La graphie d'acier* de l'université de Kairouan, p.81 et 123)... et encore! car là, l'ombre portée, recréant un nouveau texte, recrée par là-même cette adhérence à un support qui annihile toute épaisseur. *Les jarres de Jerba* ou *les grands vases d'Anduze*, par leur rotondité, nous font voir le texte avec une perspective en profondeur qu'une feuille plane ne nous donnera jamais (p.112-115). Il faudrait citer, dans cette même recherche, le recours à la tapisserie dans laquelle le signe fait tellement corps avec son support qu'il le constitue (cf *La tapisserie de Limoges*, p.84 et 122)!

Bien des aspects seraient encore à souligner, de cet art multiforme, ne fût-ce que ces œuvres où l'espace -troisième dimension, s'il en fut- devient lui-même partie intégrante de l'œuvre: pour ne citer que les *Installations* ou les réalisations du port de la Havane (p.99) ou encore le jardin de Chaumont-sur-Loire où de grands champignons ombelliformes, mystérieusement retournés par un vent invisible, recueillent l'eau du ciel pour l'offrir aux oiseaux (p.124-125).

Signe qui devient à son tour écriture... chargé de sens. Ne peut-on pas en dire autant de cette vie à laquelle il nous est donné de nous associer par ces deux voix dont le dialogue couvre la majeure partie du texte écrit de ce livre (p.9-127). On y sent une telle connivence que l'on est parfois obligé de remonter quelque paragraphe en arrière pour savoir exactement quel est celui qui parle. Au fil de toutes ces évocations d'un passé plus ou moins lointain, des photos, dans la marge, viennent animer le discours; des aperçus des lieux de vie et de travail l'ont aussi, de temps à autre, pénétrer plus avant dans l'intimité de ces mutuelles confidences. On ne résume pas une telle vie, mais on peut souligner combien vie et œuvre s'entremêlent et combien sont nombreux les signes qui font passer de l'une à l'autre. Les deux interlocuteurs, d'ailleurs, ne s'en privent pas.

Il revient à Jean-Louis Pradel de conclure cette évocation de Rachid Koraïchi. Sous le titre *Signes et indigo*, une œuvre éphémère de Koraïchi (p.131-139), il prend occasion d'une participation de l'artiste à l'exposition *Jardins secrets II* (Printemps 1997), établie dans l'enceinte de l'hôpital Charles-Foix d'Ivry-sur-Seine, pour en tracer un portrait, tout de sympathie et d'admiration, qui vient confirmer ce que l'on avait pu ressentir au long de ce livre et en en contemplant les magnifiques illustrations.

La qualité de ces dernières et de l'ensemble de l'édition est à la hauteur du talent de l'artiste que ce livre a voulu honorer.

Ch.M.

SPEZIALE Salvatore : *Oltre la Peste. Sanità, popolazione et società in Tunisia e nel Magreb (XVII-XX secolo)*, Cosenza, Pellegrini, 1997, 572 p.

Dès l'abord, le titre même de cet ouvrage nous renseigne sur l'objet exact de cette volumineuse étude : *Au-delà de la Peste*. Il ne s'agit donc pas d'une approche principalement médicale, mais de la considération d'un champ beaucoup plus vaste : celui des répercussions démographiques, sociologiques et même politiques des grandes épidémies, dont la peste peut être considérée comme le principal exemple, qui ont affecté le Maghreb, et d'abord la Tunisie, au cours des trois derniers siècles.

Pour préciser les idées dès le départ, l'A., dans une première partie, donne les caractéristiques des principales maladies à caractère épidémique : peste, typhus, malaria, variole, choléra, dysenterie, fièvre typhoïde... et autres, et la réponse apportée à ces fléaux par la médecine arabe ou européenne aux 18 et 19ème siècles. Cette réponse sera profondément modifiée à partir de la deuxième décennie du dix-neuvième siècle par les découvertes de Pasteur. Mais l'introduction de ces dernières dans un milieu majoritairement musulman ne sera pas sans poser de problèmes d'ordre juridico-religieux.

La deuxième partie élargit la perspective en envisageant non plus la réponse du corps médical, mais celle du corps social, élites et petit peuple. On assistera, petit à petit, à la constitution d'un système de Santé Publique, œuvre d'abord, en ce qui concerne la Tunisie, des autorités politiques et sanitaires locales, reprise et complétée à partir de 1881 par les services du Protectorat, sans que soit, pour autant, supplantée la médecine tunisienne et en particulier traditionnelle.

La troisième partie décrit les divers épisodes épidémiques vus dans leur histoire, en les regroupant par familles de « fièvres » : pestilentielles, intermittentes, éruptives, intestinales, et en les replaçant dans leurs contextes d'espace, de temps et d'intensité. Quelques tables avec données numériques viennent concrétiser les descriptions. Là encore l'attention de l'A. se porte principalement sur la Tunisie.

Mais qui dit épidémie dit mortalité et donc influence sur la démographie des régions affectées. Ce sera l'objet de la quatrième partie. Après un chapitre exposant les données de base, l'A. passe en revue, en deux chapitres, l'évolution de la démographie tunisienne de 1705 à 1956 en s'attachant aux variations particulières entre 1921 et 1860 d'une part, et entre 1860 et 1700 d'autre part.

L'ensemble de cette étude est corroboré par 70 pages de tables, cartes et graphiques (p.497-567) qui ne pouvaient, sans l'alourdir considérablement, trouver place dans le cours du texte.

Ce rapide survol de cet ouvrage ne peut donner qu'une idée assez vague de la richesse de son contenu. Dès les premières pages, on est frappé par la liste des archives consultées par l'A. (p.17), que ce soit en Italie (Rome, Naples, Florence, Livourne, Turin, Venise), en Tunisie (archives nationales, archives municipales de Tunis, archives de l'institut supérieur d'histoire du mouvement national, du bureau d'hygiène et de l'état civil de Tunis, bibliothèque nationale, archives de la Prélature de Tunis), en France (Marseille, Nantes, Aix-en-Provence, Paris : archives nationales et du ministère des affaires étrangères), Londres et Vienne. Les nombreuses références bibliographiques dispersées dans les notes en bas de page donnent aussi une idée de l'ampleur du travail de consultation auquel l'A. s'est astreint. Il faudrait

RECENSIONS

avoir soi-même étudié la question et sur les mêmes bases pour oser employer l'adjectif exhaustif, mais c'est le premier terme qui vient à l'esprit quand on prend contact avec cet ouvrage, cette somme devrait-on dire. Mais l'absence de bibliographie est embarrassante. En effet, comment vérifier, à moins de tout lire, que l'A. a utilisé le roman de Habib Chabbi : *La fêlure*, Tunis, Salammbô, 1985, 255 p., qui traite précisément de ce sujet ?

Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne la Tunisie à laquelle Salvatore Speziale s'est spécialement intéressé. Il est certain que, grâce à lui, on peut suivre dans le détail, non seulement les problèmes engendrés par les grandes épidémies, fléaux des trois derniers siècles, prises dans leur ensemble comme par chacune des maladies épidémiques, mais aussi l'histoire de *La Tunisie Médicale* (pour reprendre le titre d'une revue souvent citée) que ce soit au niveau des autorités husseinites d'abord, puis espagnoles, italiennes ou françaises, qu'à celui des médecins européens ou tunisiens, ou des diverses structures sanitaires : hôpitaux, lazarets, instituts médicaux, etc. L'index (p.569-572) est particulièrement éloquent sous le vocable *ospedale* (hôpital) qui regroupe les noms de tous les hôpitaux de Tunis et de ceux des villes principales. À cela on peut ajouter que l'A. ne s'est pas cantonné dans les aspects médicaux et sanitaires, mais qu'il a su s'intéresser aux répercussions économiques et commerciales et donc politiques, de ces derniers.

L'ampleur de la documentation et la largeur des perspectives envisagées font que cette étude restera très certainement une œuvre de référence pour tous ceux qu'intéresse l'histoire de la Tunisie dans tous ses aspects, comme le suggère le sous-titre du livre : « Santé, Population, Société ».

Ch.M.